

Les débuts d'un reporter

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 52

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Toutes les fois que Mlle Georgette employait, devant lui, une expression vulgaire, un mot d'argot, Jean Roll tressaillait comme un musicien qui entend une fausse note. Ce que Mlle Georgette prenait pour de l'amour était, tout simplement, de la courtoisie, prévenances, égards qu'un homme bien élevé doit à une femme, quel que soit son âge.

Il y avait peut-être trace d'amour dans le cœur du « petit Roll ». Mais c'était un sentiment que Mlle Georgette n'aurait jamais pu ni comprendre ni éprouver.

Jean Roll était naturellement très bon; élevé par une mère charmante et très chrétienne, il avait appris de bonne heure que la religion n'est pas une chose morte, ensemble de formules et gestes sans expression, mais un rayonnement qui doit imprégner la vie même. L'amour du prochain était, pour lui, une réalité.

Il considérait Mlle Georgette comme sa compagne de travail, attachée à sa tâche quotidienne, peinant avec lui; fraternellement, il l'aidait. Jamais il n'aurait voulu se plaindre du travail insuffisant de la jeune fille et risquer de la faire congédier.

Par exemple, le « petit Roll », qui était malicieux, quand il arrivait chez lui en retard après avoir réparé les erreurs de Mlle Georgette, disait en riant à ses frères :

— C'est la Grande Mademoiselle qui en est cause !

Il prononçait ces mots avec emphase, comme il aurait dit la « Grande Mademoiselle », fille de Monsieur, cousine germaine du roi. Mais, au bureau, entre collègues, jamais il ne se serait permis la moindre réflexion désobligeante sur sa collaboratrice.

Mlle Georgette était moins discrète; elle plaisantait, à tout propos, la tournure, la laideur du « petit Roll »; elle prononçait ce nom avec un mépris évident; elle ajoutait :

— C'est un bêta, j'en fais tout ce que je veux !

Mais il suffisait parfois de peu de chose pour faire surgir la nouveauté, et le hasard oriente notre vie dans un autre sens.

Ce jour-là, Jean Roll était parti pour aller surveiller des travaux; en descendant l'escalier, il s'aperçut qu'il avait oublié son carnet, le précieux carnet sur lequel il notait les rendez-vous, les affaires en cours; il remonta dans son bureau et, au moment d'ouvrir la porte, il entendit la « Grande Mademoiselle » qui disait à un dessinateur :

— Le « petit Roll » ! je lui ai tourné la tête, mais je n'en voudrais pour rien au monde: il est trop moche !

Jean Roll, très correct, entra dans la pièce, prit son carnet et sortit sans paraître avoir entendu. Certes, le « petit Roll » n'avait aucune prétention; mais cette appréciation malveillante, formulée en termes aussi vulgaires, le blessa. Il dédaigna d'en vouloir à Mlle Georgette; mais, à partir de ce jour, il lui arriva de la laisser patauger dans ses erreurs avant de la remettre gentiment sur la voie.

Et, pourtant, Mlle Georgette, sans le vouloir, allait agir sur la destinée du « petit Roll » : quelques paroles prononcées à la légère eurent une importance insoupçonnée.

Tous les matins, à la même heure, une jeune fille entrait dans le bureau, apportant des papiers qu'elle déposait sur une table, et disparaissait, silencieusement.

Jean Roll n'avait jamais, à ce moment, relevé la tête et ne se serait jamais intéressé à cette personne, si Mlle Georgette n'avait dit, un jour, après le passage de la jeune fille :

— Quelle pimbeche ! elle n'a pas besoin d'être si fière : un vrai laideron !

Alors, Jean Roll regarda Mlle Georgette et se mit à sourire : une autre créature partageait son infortune; il n'y avait pas que lui de mal bâti, sur la terre !

Le lendemain, quand Mlle Denise entra, le « petit Roll » la considéra attentivement : elle était toute petite, mince, très brune, sans grande beauté.

A partir de ce moment, Jean Roll pensa à elle; quand il avait besoin d'un renseignement, il al-

lait lui-même le demander dans le bureau voisin et, tous les matins, il s'intéressait particulièrement, aux paperasses que Mlle Denise apportait. Si l'on avait dit à Mlle Georgette que son charme trop éclatant faisait valoir la distinction de cette petite fille effacée, et que son rire trop sonore donnait une grâce particulière au sourire de cette enfant, elle aurait été bien surprise.

A les considérer l'une auprès de l'autre, Jean Roll découvrait dans sa nouvelle amie tout ce qui manquait à la jolie fille: de la distinction, du tact, de la bonté, une intelligence éveillée et, surtout, il lui savait gré de sa réserve.

Et Mlle Denise découvrait aussi ce que Mlle Georgette n'avait jamais soupçonné, c'est que le « petit Roll », sans importance, sans apparence, si simple et si bon enfant, serait un jour un homme de valeur et qu'une femme qui voudrait bien se fier à lui et lui faire confiance n'aurait pas à s'en repentir. C'est ainsi que l'entente s'établit entre eux, peu à peu. Ils étaient si jeunes l'un et l'autre, et, quand on est jeune, l'amitié devient vite de l'amour !

Quand Mlle Georgette soupçonna leur idylle, elle déclara ironiquement :

— Ils sont faits l'un pour l'autre : ce serait dommage de les dépareiller !

En ne songeant qu'aux apparences, elle ne croyait pas si bien dire. Quelque chose de plus profond et de plus doux unissait les fiancés, promettant que leur amour, qui avait fleuri, un peu au hasard, ne se fanerait pas avec les années: c'était la parfaite ressemblance des âmes et des cœurs. Léonce-Petit.

Pas de chance. — Un médecin du Haut-Valais arrive chez un de ses clients.

— Eh bien ! comment va votre malade ?
— Hélas, docteur, il vient de mourir...
— Sapristi ! Un quart d'heure plus tôt, je gagnais trois francs.

VEGETARISME INTEGRAL

UN correspondant anonyme, mais bien intentionné, m'envoie, des bords de la Tamise, un fragment de journal en lequel je déguste des lignes savoureuses et bien britanniques.

Jugez plutôt.

La dernière réunion des végétariens anglais fut, paraît-il, empreinte d'un caractère d'intolérance plus farouche que jamais.

A la grande majorité, on répudia non seulement les personnes qui mangent de la viande ou du poisson, mais encore toutes celles qui font emploi, en vue de vêtements, ornements ou tout autres usages, de la peau, du poil, des plumes, etc., etc., d'animaux mis à mort.

— Mais le cuir ! objecta mollement un assistant. L'humanité ne saurait se passer de cuir, quand ce ne serait, voyons, que pour les chaussures.

Alors, l'un des plus fanatiques croisés se leva et, d'une voix forte, dit :

— Les chaussures de cuir ne valent rien, rien de rien ! J'en fabrique en *herbe* qui leur sont mille fois préférables.

Des chaussures en herbe ! L'assemblée n'en revenait pas !

L'apôtre reprit :

— Du reste, j'en ai apporté un certain lot, et je me ferai un plaisir d'en donner à tous ceux qui voudront bien les chauffer ici-même.

Quelques pauvres diables s'avancèrent et reçurent chacun une paire de bottines en herbe. (Que le lecteur ne croie pas à une plaisanterie. On fabrique, en effet, depuis quelque temps, et surtout en Amérique, une sorte de substance composée d'herbe traitée d'une certaine façon, puis agglomérée, comprimée, laminée, etc.)

Les vagabonds se déclarèrent tout d'abord ravis de ces étranges godillots, mais l'un d'eux interviewé le lendemain par un de nos brumeux confrères, exprima, sur le mode amer, son désenchantement.

Récit du vagabond :

« Les bottines en herbe semblables à celles qu'on m'offrit hier sont très bonnes, très douces aux pieds et résistent fort bien à l'humidité.

« Je ne m'étais jamais senti si bien chaussé

et me jugeais, au moins en ce qui concerne les extrémités inférieures, au sommet du confortable.

« Toute la journée, donc, je marchai sans éprouver la moindre fatigue et quand le soir fut venu, ce fut plutôt par coutume que par lassitude que je gagnai ma chambre à coucher.

« Ma chambre à coucher, il faut vous le dire, monsieur le reporter, n'est pas une chambre à coucher, au sens que les gens de la bourgeoisie aisée attachent à ce mot. C'est plutôt un square (lequel, rapport aux indiscrets policemen, vous me permettez de céler l'adresse), sorte de petit parc où quelques moutons me servent de camarades de lit, si j'ose m'exprimer ainsi.

« La nuit fut bonne et, déjà, je goûtais le pur sommeil du matin, quand j'éprouvai, soudain, un intolérable chatouillement à la plante (c'est le cas de le dire) des pieds.

« Mes amis, les moutons, tranquillement, paisaient mes bottines.

« Conclusion : Les chaussures en herbe sont tout ce qu'il y a de plus recommandable, sauf pour le cas des gentlemen qui se voient contraints à partager le dortoir des herbivores. »

Tel fut le récit du *tramp*.

Ajoutons, avec infiniment d'esprit, que pareille mésaventure attend les personnes qui essayeraient de se chauffer avec des bottes de cresson.

LA VILLE AUX ESCALIERS

DANS quelques jours, les entrepreneurs commenceront la destruction du quartier de la Mercerie. Touchera-t-on aux Escaliers du Marché ?

Ce serait dommage d'en supprimer quelques marches. Le compte de celles-ci est fait et il ne faut plus changer, ni en plus, ni en moins le nombre total de 2217 marches qui se trouvent à Lausanne.

Les touristes qui visitent Lausanne, peuvent-ils monter toutes ces marches en un jour ?

— Arrangez-vous pour n'avoir qu'à les descendre.

Ce qui est possible. Qui commence ?

En comptant 17 centimètres par marche d'escaliers, nous avons le joli total de 374 mètres.

En causant. — De quoi est-il mort ?

— De la rupture d'un vaisseau...

— Voilà qui s'appelle ne pas avoir de veine.

En cour d'assises. — Le président, très grippé, ne cesse de tousser. Un gendarme le regarde d'un air attendri, puis, profitant d'une suspension d'audience, s'approche de lui et lui dit :

— Pardon, excuse, Monsieur le président, vous avez un mauvais rhume. Mais je connais un remède souverain qui m'a guéri.

— Quel, mon ami ?

— Eh bien ! mon président, mettez des chaussettes.

LES DEBUTS D'UN REPORTER

MON ami P. A., qui s'est fait une jolie place comme reporter dans la presse, a bien souvent raconté à ses amis comment il est entré dans la carrière, et vous verrez que sa modestie ne cherchait guère à dissimuler l'humilité de ses débuts.

Lors d'un enlèvement retentissant, qui eut lieu vers 1894, — en automobile, — il fut dépêché par son journal vers la mère du galant chauffeur qui, du reste, n'était pas absolument l'inventeur de ce genre de locomotion matrimoniale, mais qu'il avait adoptée une fois de plus avec un plein succès. P. A. devait naturellement demander à la bonne dame quelles étaient ses impressions sur le geste de son fils unique, ce qu'elle pouvait dire, ce qu'elle comptait faire, etc., etc.

Voici donc notre reporter qui, d'un pas alerte, gagne la gare, prend le train et débarque dans la petite ville suburbaine où réside sa première « cliente ». Sans trop de peine, on lui indique le chemin le plus court pour atteindre la petite maison blanche aux volets verts dont on parle tant depuis vingt-quatre heures, et P. A., au bout de dix minutes à peine, sonne avec un petit tremblement nerveux à la porte de l'habitation. Un, deux, trois coups de timbre... point de réponse. Mon ami résonne à doublés coups, ayant

entendu dire que la persévérance et l'opiniâtreté sont deux des vertus cardinales d'un reporter. Enfin, au bout de cinq longues minutes, la porte s'entrouvre et P. A. aperçoit par l'entrebâillement une dame à l'aspect un peu rude qui lui dit :

— Je ne sais pourquoi les domestiques ne vous ont pas ouvert. Que demandez-vous ?

— Madame, je viens solliciter de votre obligeance si connue un court entretien sur...

— Sur l'affaire de mon fils ?

— Oui, parfaitement.

— Eh bien ! j'ai à vous dire que je ne sais rien ; que si je savais quelque chose, je ne répondrais rien et que vous êtes le dixième à qui je fais depuis ce matin la même réponse...

Et, sur cette belle phrase, la mère du chauffeur repoussa la porte avec tant de violence, que P. A. s'est toujours demandé comment il n'avait pas eu le nez totalement aplati.

Alors, vexé, il veut partir, voler chez les père et mère de la demoiselle qui seront, peut-être, plus accueillants, mais voilà qu'il se sent retenu devant cette porte et par cette porte ! Impossible de bouger, de s'éloigner d'un pas et force lui est de carillonner, de recarillonner avec une énergie toujours croissante. Cinq, dix minutes s'écoulent, et P. A. sent déjà que son bras se lasse quand, soudain, au-dessus de sa tête, une fenêtre s'ouvre, une figure apparaît, une figure qu'il reconnaît bien, comme la voix qui lui crie :

— Comment ! vous êtes encore là ! Voulez-vous bien partir !

— Madame, je le voudrais, mais je ne le puis pas...

— Je connais vos farces de journalistes. Allez-vous-en !

— Madame, ce n'est pas une farce, mais une réalité, car, voyez vous-même : quand vous avez refermé votre porte avec tant de douceur, je n'ai pas eu le temps de reculer assez vite et ma jaquette s'est trouvée prise, si bien que je ne saurais partir sans un déchirement !...

Tels furent les débuts authentiques de mon ami P. A. comme reporter.

DU NEVEU A L'ONCLE

« Mon cher oncle, « Je suis certain que vous auriez pitié de moi si vous me voyiez rouge de honte en vous écrivant ces quelques lignes, car j'ai grand besoin de vous demander quelque argent et je ne sais comment tourner ma lettre pour vous le dire. Je vous fais remettre cette lettre par un commissionnaire qui attendra votre réponse.

« Excusez ma hardiesse et veuillez, mon cher oncle, croire au sincère dévouement de votre neveu.

« P. S. — Après avoir écrit ces lignes, j'en ai eu tellement de regrets que j'ai couru après le commissionnaire. Mais je n'ai pas pu le rattraper et j'espère que ma lettre ne vous peinera pas. — Pierre. »

De l'oncle au neveu :

« Mon cher Pierre, « Console-toi et reprends tout ton sang-froid, le commissionnaire a perdu ta lettre. »

LE FEUILLETON



COMMENT SILAS DEVINT DOMPTEUR

Cependant sa vie n'avait rien de drôle, et il se voyait, non sans une certaine mélancolie, toujours plus mal et plus délaissé. Durant les premières semaines qui avaient suivi l'aventure de la malle et sa ruine complète, souvent l'image gracieuse de l'écurière le hantait agréablement.

Très naïf quant aux bizarreries féminines, il se demandait quel mobile étrange avait, chez miss Percy, déterminé le mouvement de sympathie, là-bas, dans le bourg alsacien, sur le seuil de la roulotte. Et la scène de désespérance que la blonde fille avait calmée lui était devenue un souvenir de moins en moins pénible.

Mais Silas, trop jeune et point aducieux, point connaisseur en choses d'amour, ne laissa nullement voir le plaisir singulier que lui don-

naient ces réminiscences et, peu à peu, le fil si tenu de ces relations ébauchées se brisa doucement, sans autre raison que l'apathie de l'un et l'indifférence de l'autre, sans secousse...

Bientôt, le petit bonjour rieur et provoquant dont l'écurière gratifiait le palefrenier tomba, fut mis, lui aussi, au nombre toujours progressant des choses oubliées, et Silas n'eut d'autre plaisir, — en cette idylle bête, — lorsque la chance voulait qu'il revêtît le frac galonné de quelque écuyer absent, que d'assister aux exercices de voltige ou de haute école de la très applaudie artiste... Heureux si le hasard propice à sa passionnette lui offrait l'occasion de ramasser, sur le sable de l'arène, la cravache de l'écurière ou le flot de rubans du cheval.

Puis, cette douce aventure prit fin absolument, irrémédiablement, comme disparaissent, en s'éloignant toujours de l'orbe central, les ondes circulaires d'une eau agitée.

Le calme se fit en le cœur très neuf de Silas, et le rêve, à peine esquissé, d'un amour peut-être possible s'évanouit... * *

Et combien, cependant, les douces chansons printanières et cordiales lui eussent été douces.

Depuis le départ de Paris, la caravane s'était sensiblement modifiée et le personnel — bêtes et gens — considérablement augmenté.

De Londres, une succursale de la ménagerie avait rejoint pour ne former qu'un seul établissement. Silas, monté en grade, était devenu lampiste, et cette situation de confiance, plus lucrative que sa place à l'écurie, lui avait suscité, dans la valetaille, nombre d'ennemis, jaloux et envieux.

Un, entre autres, recruté à Paris, sur la place du Trône, parmi une jolie collection de rôdeurs à roulaquettes cirées, vouait au pauvre garçon une haine féroce.

— Sale Suisse, vacher malade, infect paysan !

Et le drôle reprochait à l'ex-cordonnier d'occuper une place due à de plus malins, à de plus débrouillards.

— Tu es tout au plus bon à garder les chèvres ou à taper la semelle chez un « niaf »... Eh ! va donc, muf !...

Les autres riaient devant la déconvenue de Silas, dont les répliques ne pouvaient lutter avec la faconde inextinguible et gouailleuse du Parisien. Et puis, celui-ci par ses hableries, et les « qualités populacières » de sa tenue s'était rapidement fait des amis.

Né et grandi dans la fange boulevardière, il avait acquis une certaine instruction, toute superficielle, toute factice, dont il éblouissait les provinciaux. Des faits d'histoire puisés dans les romans de Dumas père, des notions géographiques tirées de Jules Verne, des réminiscences de l'« Intransigeant », des souvenirs de drames en cinq actes, formaient le fond de sa science et, ce fond, bien exploité, avec verve, avec aplomb, avec cynisme, suffisait pour le grandir aux yeux de ses camarades.

Avec ça, joli garçon, figure blême, mais qui agréait aux petites bourgeoises amoureuses des pâleurs intéressantes qu'accentuait le brillant fièvreux de deux yeux noirs.

Silas, bientôt, ne répondit plus à ces attaques. Il haussait les épaules et s'en allait, d'un air superbement dédaigneux, nettoyer ses tubes et tailler ses mèches.

Alors, le « parigot » changea de tactique, il inventa mille et une farces, mille et une fumisteries dont le résultat aboutissait généralement à quelque petit désastre dans les luminaires confiés au lampiste. Et ces désastres, dont Silas était responsable, diminuaient sensiblement le salaire, déjà bien maigre, du pauvre gars de Lavaux.

V

L'hiver — le troisième que Bolomey passait dans la ménagerie — s'annonçait par des giboulées automnales peu réjouissantes pour ceux qui traînent la misère et gagnent par un rude labeur le pain quotidien.

Toujours en butte au mépris des camarades, Silas rêvait de partir, de rentrer au pays, de revoir enfin, après ces années de fastidieux exil,

le beau lac et les Alpes superbes. Des visions de la patrie le hantaient, qui dissipées, laisseraient en lui une douleur aiguë, un ennui lugubre.

Il espérait sur les hasards de l'itinéraire forain pour être ramené près de la frontière suisse ; mais, chaque jour, ce désir plus intense et plus impérieux paraissait moins réalisable. Les roulettes, les cages, tout le matériel marchait vers le midi, vers le soleil que les fauves grelottant réclamaient dans de piteuses lamentations...

Ainsi, les premiers jours de décembre, la caravane arrivait à Toulouse.

Et la hantise du pays, le heimweh — que les mépris des camarades rendait plus douloureux encore — l'envolpait journalièrement d'une tristesse quelque peu misanthropique...

L'hiver vint enfin, et avec lui, un surcroît de travail pour les domestiques du cirque et de la ménagerie. Dans les cages, les fauves frissonnants nécessitaient des soins particuliers ; de grands brasers toujours garnis, toujours entretenus, étaient installés, un peu partout, dans l'immense baraque, et la représentation terminée, les hommes chargés de veiller, la nuit durant, par crainte d'incendie ou de pillage, se réunissaient autour de ces fourneaux bizarres et devaient en fumant leur pipe ou somnolaient, dodelinant de la tête.

Les malins, les roublards, ceux qui avaient trimardé au loin, ceux qui connaissaient par le menu les routes de France et les émotions de la vie nomade, ceux-là — bohèmes entre les bohèmes — contaient, en exagérant un peu, les aventures mirifiques et les exploits merveilleux.

D'autres — les mélancoliques — se complaisaient à dire leurs souffrances passées, les jours sans pain, les longues « trottées » dans la neige ou la boue, sur les routes interminables, le ventre creux, la tête vide, inquiets toujours, évitant les gendarmes qui n'aiment pas les gueux errants. Et, parfois, ces récits avaient une allure quasi distinguée, un certain style, une éloquence, presque classique, mal dissimulée par les vulgarités voulues, par les expressions d'argot semées çà et là.

On présentait alors, sous l'apparence besogneuse et lamentable du paria, du vagabond de hier — et de demain, peut-être — toute une vie plus heureuse et plus saine, tout un passé d'éducation familiale et d'instruction souvent supérieure.

(A suivre.)

Prosper Meunier.

Théâtre Bel-Air, Lausanne. — Tout le monde voudra applaudir le Théâtre Vaudois, dans Friaesse, pendant les fêtes du Nouvel-An. — Le plus sérieux concurrent de tous nos médecins est sans contredit, le Théâtre Vaudois. En effet, il a été maintes fois établi et prouvé que le nombre des malades diminue considérablement pendant les semaines qui suivent le passage de cette joyeuse troupe dans chaque localité. Cela provient de ce que l'on s'y fait une « pinte de bon sang » qui pulvérise tous les microbes. — On peut retenir ses places à l'avance chez Hipp, tabacs, Grand-Pont, par correspondance ou par téléphone (No 22.290) en envoyant les fonds par mandat postal. Il ne sera pas adressé de billets contre remboursement.

Pour la rédaction : J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Rue de St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois.